

LA
JOURNÉE
DE
PRINTEMPS

TRADUIRE
L'IVRESSE

« TOPERS, TOSSPOTS, SOTS AND ARCHSOTS »

BÉATRICE TROTIGNON

Quand le thème de l'ivresse fut proposé pour la Journée de printemps, je suggérai au Conseil d'administration d'ATLAS de se pencher sur *Suttree*, le quatrième roman de Cormac McCarthy, un auteur qui m'est cher puisque le sujet de ma thèse portait sur son écriture. Long et dense roman de 500 pages, dont l'écriture s'est étalée sur une bonne vingtaine d'années, *Suttree* est paru en 1979, après, dans l'ordre, *The Orchard Keeper* (1965), *Outer Dark* (1968) et *Child of God* (1973). Il a été traduit en 1994 chez Actes Sud, par Guillemette Belleteste et Isabelle Reinharez alors que cette dernière y dirigeait la collection Lettres américaines.

Quand il s'avéra que ni Guillemette Belleteste ni Isabelle Reinharez ne pourraient venir animer cet atelier, ATLAS se tourna vers moi pour assurer ce rôle, et je me replongeai dans le roman avec grand plaisir. Je me souvins aussi qu'au cours de mon travail de thèse, j'avais participé à un colloque à Reims sur McCarthy, au cours duquel les deux traductrices étaient venues parler de leur travail. J'avais conservé les Actes¹ et décidai de faire ainsi entendre leurs voix au cours de l'atelier.

Je m'attachai tout d'abord à présenter à la bonne vingtaine de participants comment l'histoire éditoriale mouvementée de McCarthy en France, telle que l'avait retracée Isabelle Reinharez dans son intervention, permettait de comprendre les circonstances particulières qui avaient amené les deux traductrices à travailler ensemble. Actes Sud avait déjà publié *L'Obscurité du dehors* en 1991

1 I. Reinharez, « Ne sommes-nous pas, chacun à notre façon, des fans de Cormac ? » ; G. Belleteste, « La traduction en duo » et François Hirsch, « I find it very hard to talk about translations and about translating », *Cormac McCarthy : Unchartered Territories / Territoires inconnus*, textes coordonnés par Christine Chollier, Presses Universitaires de Reims, 2003.

(traduction François Hirsch et Patricia Schaeffer), *Un enfant de Dieu* en 1992 (G. Belleteste) et *De si jolis chevaux* en 1993 (F. Hirsch et P. Schaeffer). Auparavant, en 1968, *Le Gardien du verger* avait été traduit par Bernard Willerval chez Laffont, et en 1988, Gallimard avait publié *Méridien de sang* (F. Hirsch et P. Schaeffer), lequel avait reçu le prix Maurice-Edgar-Coindreau. Quand Cormac McCarthy passa de Random House à Knopf en 1992, son nouveau directeur d'édition, Gary Fisketjohn, prit la décision en 1993 de confier la traduction française de son œuvre à une autre maison (L'Olivier, filiale du Seuil), si bien qu'il ne restait plus que quelques mois à Actes Sud, qui en détenait encore les droits, pour la traduction de *Suttree*. Si François Hirsch n'était pas disponible, Guillemette Belleteste accepta de relever la gageure pour peu qu'Isabelle Reinarez s'associât à elle pour ce défi. Elles mirent au point une méthode de travail, un partage du texte selon son rythme et la logique de ses séquences et décidèrent de procéder à de minutieuses et fréquentes relectures communes pour assurer l'homogénéité de l'ensemble. L'aventure pouvait commencer !

Et quelle aventure ! *Suttree* est le roman le plus long de McCarthy, sans doute celui où la narration est la plus complexe, avec de nombreuses transitions vers une focalisation interne dans le flot d'un récit essentiellement mené à la troisième personne. Ces basculements vers le point de vue du personnage éponyme – Cornelius Suttree, jeune homme cultivé et tourmenté d'environ vingt-cinq ans, en rupture de ban avec sa famille bourgeoise de Knoxville dans les années 1950 – correspondent souvent à ses dérives hallucinatoires, dues à l'excès de boisson, ou à ses méditations mélancoliques et suicidaires. Au détour de phrases peu explicites, le lecteur peut remonter à l'une des sources de sa crise existentielle, la disparition à sa naissance de son frère jumeau, secret de famille traumatique que Suttree semble n'avoir découvert qu'assez tard.

Malgré sa profonde mélancolie, le livre est pourtant animé d'une très grande verve comique. Au fil d'une vie de misère, qui dure quatre ans environ, Suttree nous entraîne dans les bas-fonds de la ville et nous fait découvrir tout un monde de jeunes gens vaguement voyous, sombrant parfois dans la criminalité, dont les aventures, les beuveries et les bagarres donnent lieu à des descriptions ou des situations hautes en couleurs. Parmi eux, Gene Harrogate, sorte de personnage clownesque tout à la fois grotesque et touchant, rusé et bêta, incarne

le rat des champs débarqué à la ville, dont les combines pour faire fortune, plus tordues et hilarantes les unes que les autres, sont toutes vouées à l'échec. Autre richesse du roman, l'extraordinaire palette de son style, ménageant une oralité et un prosaïsme très prononcés, mais aussi une langue érudite, mariant lyrisme et gravité biblique, archaïsmes et langue technique, au fil d'une syntaxe complexe et souvent bousculée.

Je distribuai à la salle plusieurs extraits illustrant trois grands types de difficultés de traduction : le lexique et les jeux de mots, la syntaxe et l'utilisation si particulière de la conjonction « and » chez McCarthy, et enfin les changements de point de vue et le travail poétique de la langue. Pour chacun de ses extraits, j'avais surligné certains groupes de phrases ou d'expression sur lesquels les participants allaient pouvoir s'essayer en priorité, et débattre.

Le premier extrait correspondait à une série de termes désignant toutes les mauvaises fréquentations de Suttree, liste apparaissant au cours d'un délire du personnage alors que, pris par la fièvre typhoïde, il s' imagine le procès que la bonne société pourrait lui faire : « Mr Suttree it is our understanding that at curfew rightly decreed by law and in that hour wherein night draws to its proper close and the new day commences and contrary to conduct befitting a person of your station you betook yourself to various low places within the shire of McAnally and there did squander several ensuing years in the company of thieves, derelicts, miscreants, pariahs, poltroons, spalpeens, curmudgeons, clotpolls, murderers, gamblers, bawds, whores, trulls, brigands, **topers, tosspots, sots and archsots**, lobcocks, smellsmocks, runagates, rakes and other assorted and felonious debauchees. I was drunk, cried Suttree. » Débata alors une discussion sur les choix de traduction possibles pour cette liste de termes parfois anciens ou obsolètes. On se pencha plus particulièrement sur les quatre termes en gras qui servent tous à désigner des ivrognes : quelle combinaison de termes utiliser, quelle progression ménager entre « sots » et « archsots », quelles sonorités privilégier, quel rythme enfin donner à la phrase dans son ensemble. On évoqua ainsi quelques possibilités telles que « ivrognes, soiffards, leveurs de coude et vide-bouteilles », « buveurs, ivrognes, pochards et triple pochards » ou encore « soûlards et fieffés soûlards ». Le terme « sot » suscita quelques questions. Issu du vieux français, il peut non seulement désigner « une personne stupide », tout comme « clotpoll » utilisé dans la même liste, mais aussi « un ivrogne »,

comme les deux termes qui le précèdent, « toper » et « tosspot ». Une autre dimension mérite aussi d'être prise en considération : « sot » fait étrangement écho, en anglais, au diminutif « Sut », constamment utilisé dans le roman pour nommer le héros...

On passa ensuite à un deuxième extrait qui décrivait la dégustation d'un whisky de fabrication artisanale, doté du nom de « Early Times », et dont les effets violents lui valent ensuite le surnom de « Early Tombs ». Les diverses solutions pour rendre ce jeu de mots donnèrent lieu à un véritable florilège : « Bon vieux temps » / « Bonne vieille tombe » ; « La Généreuse » / « La Faucheuse », « L'Âge d'or » / « L'Âge mort », ou de manière plus simple et économe, comme les traductrices du texte l'avaient trouvé, « Early Times » / « Early Tombs ». Les effets de ce jus ou « vitriol de baignoire », de cette « saleté de tord-boyaux » ou « mauvaise gnôle », nous menèrent vers d'autres maux : « The last time I drank some of that shit I like to died. **I stunk from the inside out.** I laid in a tub of hot water all day and climbed out and dried and you could still smell it. I had to burn my clothes. **I had the dry heaves, the drizzlin shits, the cold shakes and the jakeleg.** I can think about it now and feel bad. [...] Early Times, he called. **Make your liver quiver.** » Le corps est en effet parfois mis à rude épreuve par l'alcool frelaté, et les participants, je l'espère, ne m'en voulurent pas trop de les faire plancher sur la question après le repas, que ce soit sur le fait de « puer de partout » ou « des entrailles », d'avoir « l'estomac retourné », de « dégueuler à vide », « de vomir tripes, bile et boyaux » ou d'être pris de « spasmes à crever » et de « vomissements secs », de souffrir d'une sacré « courante » ou d'un « déluge de chiasse », de « sueurs glacées », de « frissons », de « grelots » et de « claquements de dents ». Que de symptômes pour cet Early Times, qui « nettoie le foie », « met le foie en joie », ou comme les traductrices l'avaient proposé : « L'émoi du foie » !

La traduction de « jakeleg » nous amena à évoquer les références historiques à la Prohibition. Ce terme vernaculaire désigne une boisson médicinale du XIX^e siècle, la « Jamaica Ginger », qui possédait un très fort degré d'éthanol. Au moment de la Prohibition, le département du Trésor américain fit en sorte que l'élixir soit modifié pour qu'il ne soit plus buvable, mais, pour échapper aux contrôles officiels, deux bootleggers amateurs chimistes, Harry Gross et Max Reisman, eurent l'idée d'y ajouter du tri-ortho-cresyl-phosphate, un plastifiant que l'on croyait à l'époque inoffensif... Cet additif s'avéra malheureusement toxique : il provoque des lésions neurologiques et

des paralysies parfois irréversibles. Ainsi dans les années 1930 dans le sud et l'ouest des Etats-Unis, on dénombra environ 50 000 victimes de ce produit, frappées d'une démarche très particulière, baptisée « jake walk » ou « jake leg », terme que l'on retrouve d'ailleurs dans de nombreux blues de l'époque. Ces personnes ne pouvaient plus contrôler les muscles qui permettent normalement de pointer les doigts de pieds vers le haut : pour marcher, elles devaient donc lever le pied très haut, le bout des orteils pendant vers le bas, puis reposer le pied à terre, la pointe la première, suivie des talons. Les participants proposèrent donc de traduire « jakeleg » par « patte folle », « pied gelé », « guibolle à moitié paralysée » ou encore « guibolle en coton ».

Nous travaillâmes ensuite sur des questions de syntaxe et l'usage délibérément appuyé chez McCarthy de la conjonction « and ». Tous les traducteurs du romancier ont souligné cette marque de son style, qui est essentielle au rythme de la phrase. J'ai moi-même consacré tout une partie de ma thèse aux effets de cette énumération, dite emphatique en linguistique (« A and B and C »), en particulier dans *Child of God* et *Blood Meridian*. Dans le contexte des extraits étudiés au cours de l'atelier, cette cheville semble rendre l'effet de l'alcool sur la gestuelle saccadée des personnages. La syntaxe française étant plus souvent basée sur une énumération du type « A, B, C », les participants débattirent des moyens de préserver ou transposer cette particularité du style de Cormac McCarthy. Enfin, les derniers extraits nous amenèrent à étudier les effets de l'ellipse, des phrases nominales et de l'apparition du discours direct dans le flux narratif, généralement combinés à une écriture poétique fondée sur des associations sonores et des termes souvent rares.

Au terme de l'atelier, les participants repartirent, je l'espère, avec l'envie de lire ce roman de McCarthy, certes moins connu que *La Route*, mais que de nombreux fans placent très haut dans leur estime de son œuvre. Ils ont aussi, je pense, pu mesurer l'extraordinaire travail de traduction accompli par Guillemette Belleteste et Isabelle Reinarez.